

Cécile et André MIGUEL



Photo : A.M.L.

Par Yves NAMUR

1990

Service du Livre Luxembourgeois

... il est impossible de définir la poésie d'André Miguel en termes littéraires. Parce que ce qui s'inscrit dépasse l'écriture. Parce que très consciemment, et de toute la force de l'instinct, le poète a voulu fonder par la parole un nouveau règne (davantage un règne neuf, vierge, pur); renouant avec l'antique, le premier rôle du charmeur et rejetant pourtant les prestiges vains de la musicalité, tout ce qui nous a été légué de séduisant (donc de limitatif); entre l'origine et le futur, plongeant à ces deux sources d'énergie, «dragon» toujours «blanc», pris entre l'histoire et ce qui l'annule, entre la nature et la construction, entre l'intemporel et le mouvement, il pose le poème sur l'orbite à la fois mystérieuse et familière de l'amour. Oeuvre difficile, qu'il serait illusoire de vouloir expliquer au sens étroit du terme, car elle ne s'explique pas elle-même, elle est un perpétuel appel à l'étonnement, un désir fou de découverte. Qui veut voir ne se cache pas les yeux; le poème de Miguel ne se mord pas la queue, il s'ouvre de toutes parts vers ce qu'il cherche, un nouveau monde.»

(Jacques Crickillon, in **André Miguel**, coll. *Visages de ce temps*, Éd. Subervie, 1977.)

... Cécile, prodigieuse rêveuse qui, à une étonnante faculté de mémoriser ses songes (nous oublions généralement la plus grande partie des nôtres), joint l'acuité de son œil de peintre.

Que ces rêves éminemment visuels (les sensations tactiles et olfactives y sont rares; en revanche, des paroles mystérieuses ou seulement illogiques y sont souvent prononcées) soient conditionnés, voire déterminés par des obsessions de caractère physiologique ou psychique, mais aussi par de très conscients questionnements et résolutions d'ordre ontologique, métaphisique ou artistique, la texture de ses poèmes le démontre aussi bien que la projection picturale que Cécile Miguel en a su faire par ailleurs...

Jean Rousselot (Revue *Sud*, Marseille.)

Biographie

Cécile Miguel est née à Gilly (Hainaut) le 19 mars 1921.

André Miguel naît à Ransart (Hainaut) le 30 décembre 1920.

Artiste peintre (Prix de la Jeune Peinture Française en 1950), Cécile fait sa première exposition à Lucerne en compagnie de Mirò et de Picasso.

Depuis 1976, tout en continuant à peindre et à dessiner, elle écrit avec André Miguel des poèmes, des pièces de théâtre, des romans. En 1989, elle a publié un journal de rêves, et elle prépare aujourd'hui d'autres livres à paraître.

Depuis longtemps, André Miguel a une intense et multiple activité de critique dans plusieurs revues : *Le Journal des Poètes*, *Europe*, *Le Temps parallèle*, *Le Courrier du Centre international d'Études poétiques*, *L'Arbre à Paroles*, etc., à la radio : ORTF et RTB.

Dans le midi, ils ont connu et fréquenté André Verdet qui a préfacé plusieurs expositions de Cécile, Jacques Prévert qui a publié ***Soleil de mars***, un poème sur la peinture de Cécile, Blaise Cendrars, Françoise Gilot et Pablo Picasso à Vallauris, René Char, Frédéric Tristan, Jeanine et Marcel Arland, Jean Paulhan, Frédéric Temple, Gaston Puel...

Après avoir vécu près de vingt ans dans le midi, Cécile et André Miguel se sont installés « provisoirement » à Ligny (province de Namur). Ce provisoire dure toujours.

Bibliographie

Œuvres de Cécile et André Miguel

Poésie :

- *L'œil dans la bouche*, J.M. Laffont, 1978.
- *Alphabet des astres*, Cyclope, 1979.
- *Sonnez et entrez*, Le Daily Bul, 1981.
- *Dans l'autre scène*, Le Taillis Pré, 1984.
- *Caravelles du sommeil*, journal de rêves (I), L'Arbre à Paroles, 1985.
- *Orée*, Rougerie, 1988.
- *Au cheval fou*, journal de rêves (II), L'Arbre à Paroles, 1988.

Roman :

- *Le ver de l'enfer*, Le Cri, 1982.

Théâtre :

- *Théâtre* (huit pièces), L'Arbre à Paroles, 1984.
- *Je ne sais pas ce qui*, RTBF 3, 1980.
- *Ça fait comme des paroles*, France-Culture, 1981.
- *Hep! Hep!*, création au théâtre d'Alençon, le 20 avril 1983, par la Compagnie du Mal d'Aurore, mise en scène d'André Malartre.

Œuvres d'André Miguel

Poésie :

- *Orphée et les Argonautes*, Le Capricorne, 1949.
- *Onoo*, éditions Iô, 1954.

- *Toisons*, Gallimard, 1959.
- *Fables de nuit*, Oswald, 1966.
- *Temps pyramidal*, Fagne, 1967.
- *Fleuve-Forêt*, Fagne, 1968.
- *Boule Androgyne*, Saint-Germain-des-Prés, 1972. Prix Antonin Artaud.
- *Corps du jour*, Saint-Germain-des-Prés, 1974. Grand Prix du Mont-St-Michel.
- *Oeil immense*, De Rache, 1977.
- *Parler au dédale*, Le Temps Parallèle, 1978.
- *Ovales naturels*, suivi de *Onoo*, Saint-Germain-des-Prés, 1979.
- *Devenu filigrane visage*, L'Arbre à Paroles, 1988.
- *L'impossible*, L'Arbre à Paroles, 1989.
- *L'instant infini*, Éditions La Bruyère, Coll. Iô, Paris, 1990.

Romans, contes :

- *L'équilibre*, Gallimard, 1961.
- *Contes du dragon blanc*, Saint-Germain-des-Prés, 1974.
- *L'oiseau vespasien*, Le Cri, 1981.

Essais :

- *Achille Chavée*, Poètes d'Aujourd'hui, Seghers, 1969.
- *L'homme poétique*, Les Cahiers de la Poésie, Saint-Germain-des-Prés, 1974.

Théâtre :

- *Oeil pour dent*, Radio-Montpellier, 1963.
- *Les chats siamois*, Radio-Montpellier et, nouvelle mise en ondes, RTBF Namur, 1968.

- *Une journée immobile*, France-Culture, 1968. Prix Charles Plisnier.
- *Solitude tambour*, France-Culture, 1969.
- *Le lézard casqué*, France-Culture, 1969.
- *Araignée géante*, Radio Suisse-Romande, 1970 ; nouvelle mise en onde RTBF Namur, 1975.
- *La multiplication*, France-Culture, 1972 ; nouvelle mise en ondes, RTBF namur, 1975.
- *La différence*, RTBF Namur, 1975.
- *L'oiseau vespasien*, lectures spectacles par Frédéric Baal, Atelier Sainte-Anne, Bruxelles, 1975 et 1976.
- *La Tour Babnul*, RTBF Namur, France-Culture, Radio-Montréal, Radio-Genève, 1977.

Œuvres de Cécile Miguel

- *Du côté de l'ombre méditante*, rêves, Cap Horn, 1989.
- *Au creu des apparences*, poèmes graphiés, Le Taillis Pré, 1989.
- *Facies-escargot franchissant les monts du Sommeil*, rêves, Éd. Cap Horn, 1990. Dessins de Claudine Goux.
- *Au royaume d'ombre*, coll. Iô, Éd. La Bruyère, Paris, 1990.
- *L'univers s'engouffre*, rêves (à paraître).
- *Corps perdu*, poèmes (à paraître).

Texte et analyse

Et comme elle lançait le dernier dans l'abîme, elle vit son nom

COLIBRI

jaillir de l'Or RoUgE

C O L I B R I

son nom en lettres qu'on aurait dites en fusion...

et les sept lettres de son nom prirent de nouvelles et éphémères ordonnances, sur le fond d'une paroi de la caverne...

*oui, Maman Colibri vit s'allumer
l'un après l'autre et après les autres
puis simultanément puis alternativement
puis de nouveau simultanément, etc...*

IRBILOC

BILCRIO

IBRICOL

CRILOBI

ORLICIB

LIBICOR

BRICOLI

Maminoche Bricoli dit alors :

*— Je suis devenue plus que moi-même... Je m'appelle Manochine
Irbiloc ... Marmochinque Bilcrioc, Magimanivelle Ibricol, je suis aussi
Cribolorlicib et Libicorbricolique... tout doux, Madame Moi... pas futée
comme les plupets... mon amie ... v'foufle ! pas le temps de me retourner !*

*Vloufe ! Va courir après tes noms et tes sannoms ma vache... ça fera combien pour mon tout... mon totac... mon triponacré... Raide comme pareballes... Qui me la cassera, hein zigomette... hein... toi... là... derrière l'rideau de fumée et de serpentunelle... hein...
.../...*

j'ai pas honte, ma parlante... non j'ai jamais ça... rien de rien... esperru-quancluzelubelouzerirelu, comme disait le bon vieux Rab... j'ai visité moi aussi la Grétalie... j'ai suivi les voies pures du voyageur peu pressé... car... ombrarbres et collinoleils où s'en va le chemin vers les architextures de vert de nuit... et l'esprit compte les colonnes de mémoire... dans la tiède saveur nocturne... et les arbres debout dorment... et les routes fleurvlanchent plus belles... j'ai connaître... j'ai laurier... Virgile... son tombeau viril... très viril... où les femmes de tous les pays venaient chercher l'extamour du passé... exquis... peu à peu on s'habitue... un bolide, jamais... en morceaux de morve cuite je vous dis... en miettes de... c'était plus un cheval... l'animal du passé... le bel... tagadam tabagoum... et pour partager en morceaux la vatolie... des patriarches siégeaient en justamanoirs... et ceux-là j'les aviôtres pas à la plus bonne... querdance! baramet ! ... désert doré... ça je le respecte...

(L'oiseau vespasien, pp. 38-40)

OÙ IL FAUT CHOISIR.

Pourquoi choisir? Que choisir dans cette œuvre toute singulière que sont l'écriture d'André Miguel, les mots et les rêves de Cécile et André Miguel? Que lire (quel livre, délivre, délire)? Si ce n'est **L'oiseau vespasien**, le grand livre de l'audace, le livre-lévitation (qui décolle la langue), comme l'écrit Jacques Sojcher dans son ouvrage **La démarche poétique**.

L'oiseau vespasien, un livre comme le furent l'œuvre de Rabelais ou **Alice au pays des merveilles** de Lewis Carol.

Des livres toujours ouverts, jamais refermés.

OÙ IL FAUT SITUER L'EXTRAIT CHOISI.

Maman Colibri avait pénétré dans l'importante caverne, «où tombe la fusion torrentielle, bouillissante de l'Or rouge».

C'est là qu'elle vit jaillir son nom, Colibri, ou plus exactement les lettres de son nom et elle en devint plus qu'elle-même.

S'en suit le monologue où maman Colibri découvre les mots et la puissance des lettres du mot.

Et c'est ainsi qu'elle quitta la caverne, sous le nom de Maminoche Bricoli.

«Étendez-vous sous un arbre, et attendez qu'un Lapin Blanc, montre en main, vienne à passer : fermez alors les yeux et faites semblant d'être cette chère petite Alice.», ou Maman Colibri... !

OÙ LE LECTEUR ZÉZAIE.

On demeure confondu après cette -trop brève- lecture, comme égaré par la puissance hallucinogène du mot et soulé par cette richesse prodigieuse d'inventions verbales.

Miguel forge des mots nouveaux, maîtrise des lettres en fusion, déforme les termes existants (nos habitudes, notre quotidien), crée des onomatopées, des mots-images, des mots-senteurs.

Il se grise lui-même, comme le fit Rabelais, de cette extraordinaire fécondité verbale : les mots s'accumulent, se bousculent, trébuchent, chargés d'un pouvoir magique, fantastique.

OÙ IL EST QUESTION D'UNE PHRASE ET D'UNE THÉORIE MATHÉMATIQUE, LES ENSEMBLES.

«... j'ai suivi les voies pures du voyageur peu pressé... car... ombrarbres et colliloleils...»

Les mots d'André Miguel sont porteurs de sens, de pensées et d'images lumineuses.

L'auteur réveille notre vocabulaire quotidien auquel nous ne portons guère d'attention (la pratique du langage n'est-elle pas souvent réduite à la seule importance des signifiés, pratique de la seule communication ?).

L'auteur éveille nos sens du voir, de l'entendre, du sentir.

Rappelons d'abord quelques notions fondamentales de la matérialité du langage (lire Kristeva, *Le langage cet inconnu*, Le Seuil, 1981).

Les mots sont formés de phonèmes. «Phonème est la somme des impressions acoustiques et des mouvements articulatoires, de l'unité entendue et de l'unité parlée».

Rappelons encore que «Les phonèmes n'existent pas à l'état isolé, mais font partie d'un ensemble : l'énoncé, à l'intérieur duquel ils se trouvent en rapport de dépendance intérieure».

Le mot miguelien peut être considéré comme un ensemble mathématique (l'ensemble-mot) à décomposer.

Exemple dans une phrase citée : voyageur.

1. - Le mot, l'énoncé : voyageur. Ensemble en «compréhension».

$A = \{\text{voyageur}\}$

2. - Décomposition du mot en éléments morphologiques (ou morphèmes), sous-ensembles porteurs de signification eux-mêmes.

Ensemble dit en «extension».

voy : implique l'idée de voir (voyance , voyeur, voyer)

agi : évoque la notion de mouvement (agir, voyage, voyageur)

neur : eur attribue diverses modalités à la racine du mot.

$A = \{\text{voy, agi, neur}\}$

3. - Réduction encore en signes minima ou phonèmes (ou monèmes)

$A = \{\text{v,o,y,a,g,i,n,e,u,r}\}$

L'ensemble ainsi décomposé, en sous-unités et en signes, éveille, aiguise nos sens, notre imaginaire.

Qui n'a pas instinctivement associé ce terme «voyageur», à ceux de voyeur, imagineur, rêveur...

OÙ IL EST QUESTION DU MYTHE DE PLATON.

Maman Colibri n'a-t-elle pas pénétré dans la Caverne? Celle du mythe? N'a-t-elle pas vu l'Or Rouge?

Autant d'images qui évoquent la dérision du mythe platonicien de la Caverne.

L'écriture miguélienne est antiplatonicienne en ce qu'elle met sans cesse en cause la pureté mythique du logos, c'est-à-dire la conception philosophique traditionnelle, donnant aux mots, prononcés oralement une valeur de vérité et d'intimité avec un absolu divin.

La «désécriture» de *l'Oiseau vespasien* manifeste au contraire qu'il n'y a pas de vérité idéale, hors du langage, pas de vérité dont le langage serait le reflet. L'écriture est ici alogique, elle n'a pas de commencement ni de fin. Tout texte s'ouvre à d'autres textes. Toute phrase s'écrit dans un contexte mouvant, jamais fixé en vérité, en propriété, en identité.

Cette transformation incessante, cette dissémination, André Miguel l'excite jusqu'à l'intérieur du mot inventé. Il brise la structure de mots du lexique et, greffant des fragments de mots, il forme de nouveaux mots éphémères qui défient l'idéalité du sens, qui sont des mots à multiples sens contradictoires, des mots-facettes, des mots-couleurs, des mots d'errance, des mots-valises.

Comme l'écrit Jacques Sojcher à propos de *l'Oiseau vespasien* : «Il y a du vent entre les branches de chaque lettre, une grande santé secoue la forêt des mots, réveille le vocabulaire, la rythmation des phrases, la signification de l'étroitesse du dictionnaire, de la monotonie de la syntaxe, de l'absence de souffle de la diction, de la sclérose humaniste du sens...».

Maminoche Ibricol (ou Maman Colibri qui emprunte dans le récit bien d'autres noms) est la multiplicité errante de l'écriture. C'est elle encore qui dira un peu plus tard dans le récit (lire choix de textes), *l'Oiseau vespasien* :

«Ça me plaît de jouer avec des mots
Donnez-moi aujourd'hui deux bocaux de phonèmes
Et un de purs monèmes... Ce soir j'ai envie
De me faire une peur terrible à moi-même»

L'Oiseau vespasien, ce chant très singulier, foisonnant, inépuisable, est une errance, un voyage dans le mot et la pensée (Maminoche dit aussi : «... je suis à l'origine de la pensée qui parle...») où l'auteur nous réapprend les choses secrètes du mot et de la langue.

Par la dérision, Miguel fait de la langue un objet de réflexion et de pensée.

Extraits

DiffRACTe

Je vois considérable coquille.

Ses carreaux, grossièrement cimentés, sont des celliers d'abeilles, ses murs des tapas roses.

Quand elle craque et grince, je me lève et j'allume la lampe pour que tu puisses constater qu'elle n'a pas changé sa forme pour celle de la bourrache.

Il y eut un grattement dans la cheminée et une chute d'écailles de suie. Je me penchai sous l'énorme champignon et je vis des ailes.

Nous n'ajoutons même un pigeon à nous-mêmes, à notre maison sans changer notre figure ou la sienne et faire que nous soyons autres et nous contemplions surpris.

Nous deviendrons un corps gigantesque, gigantesque mais plus insaisissable qu'un point. Les sensations s'éliminent aussi et nous ne voyagerons plus autour de notre tête mais nous formerons un être, diffracté dans l'eau.

(Onoo, p. 18)

Je creuse la pourpre

Onoo, que nous soyons ductiles, que nos muscles s'amincissent et s'étirent dans les fentes, que nos mains coulent dans les passes, que nos têtes s'oblonguent.

Nous avançons au-devant des affluences, nous reliant de radicelles.

*Onoo, araignée jaune en mon oreille ; Onoo, mon poumon palmé de
tes mains ; Onoo, ton baiser cerne le serpolet et l'oseille.*

*Nos sourcils et nos cristallins trempent dans un platane, puis nous
bougeons un orteil dans le ventre d'un pigeon.*

Le bloc raide du soleil nous soutient.

*Aux alouettes, tu cries : « J'ai volé une charrette de larves ». Se vide
la charrette, il ne reste qu'une arboise qui se met en marche, elle aussi.*

Guêpes de buis, plongeantes mousses qui nous secouez endormis.

Qui va, vif, dans ces magmas ? C'est nous.

*À l'aide de pointes de paille, de verts tarauds, je creuse la pourpre
aux yeux noircis d'Onoo.*

(Onoo, p. 14)

Nudité de la pensée

*Un cloporte quitte
Le couvert des feuilles*

Lenteur de l'air

*Nous nous enveloppons
Dans nos peaux anciennes*

*Je pousse les portes de roseaux
La rive spongieuse sert*

*De minutieux promenoir
Aux limaces
La langue des lys glisse
Dans le flamboyant*

Ouvre la porte d'os et de chair

*Irradie dans le tourbillon
D'espace*

L'impalpable

*Arrière-fond de clarté où nous sommes
Mottes de terre à la toison d'herbe sèche
Où nous sommes*

*Branches offertes doigts immaculés
Où nous sommes
Tas de briques interstices avides
Où nous sommes*

Pierres piquetées de trous

Petites grappes violines du lilas

*L'impalpable est autour de nous
L'impalpable est nous
Où nous sommes*

(Boule androgyne, p. 23, p. 67)

Cécile et André MIGUEL- 20

*Mis en pièces, déchiré,
découpé, dilapidé, il faudra reformer le
corps, recoudre les plaies, étendre sur le modèle
un baume d'oubli. Cérémonie du crépuscule.*

*Nous chantons sur la haute branche au rythme de notre chair
pneumatique. Flammes vertes. Pensée corporelle.*

*Les yeux peuplés, les yeux tournés vers le gouffre interne où l'astre
noir va naître, on le pressent.*

*Cependant entre les dents de roseaux
à mots germants, la silencieuse attend le feu de vie.*

*Augures du texte mystérieux, non encore
déchiffré, les vérités grouillent dans la terre
d'avant-dire,*

*les masques
brillent et bougent
sur
la plaine et sur la montagne
Le souffle vrai de l'homme*

est-il visible sur la mer à naître ?

(Corps du jour, p. 36)

*La mer haute
à hauteur de douceur et de peur
Quand j'écoutais*

*le mystérieux halètement du large
Mouvement d'opale une pente oubliée
une étoffe végétale*

*Il reste à voguer
lianes claires entre
le soleil et
la mer*

*

*L'oiseau insaisissable
conduit et perd*

*l'enfant dans le bois
Encore plongé*

dans l'épaisseur et la matité d'un bleu de Prusse

pays tu t'éveilles à un pré

de la mer

(Corps du jour, p. 95, p. 121)

Nos doigts pianotent sur le bois pourri d'une souche. La pierraille court se perdre dans la mer des roseaux. Le mouvement des corneilles est d'une lenteur troublante.

Des bouches muettes miment la marche du temps le long du sentier.

*

Tous les rayons qui croissent dans l'œil immense.

Des stries de safran épousent les sommets. Le voyage que nous avons fait s'enroule autour d'un pommier. L'endroit vulnérable de la terre devient rouge.

S'il te plaît de bruire entre les tiges ou de t'assoupir dans une amphore qui verdoie, c'est parce que tu gardes une perle d'infini, incise dans ta chair.

*

Propice

*Légers yeux
 Qui brodent la vitre
Idées en voyage
 Ailes sortant
D'une armoire
 On vous salue
On vous aime
 Je quitte la maison
Je glisse la clef
 Dans ta bouche*

(***Œil immense***, p. 11, p. 36)

*Le rite et la mémoire derrière les franges végétales
Un coq éveille le talus
 Les taons de verre cherchent
l'éclat auprès des repousses d'ailantes
 Il donne le jeu*

jaspé à ces courants d'obliques musiques en orbes

*Le sifflet la coquille le lièvre
Pour quelle maison où les brindilles craquillent
Intensité de solitude à quatre yeux*

*La pierraille n'est pas ailée Soleil
Les mots sont à facettes Le langage éclate multiplie
la forêt fore la sécheresse*

*

*Les papillons blancs
effacent le livre*

*une fois de plus
mille fois de plus*

*les paysages fauves
fuyent sur la cornée*

Calligraphie incisée dans le bois

*L'indéfini se recourbe
se délie
se démembre*

(Parler au dédale, p.11, p.45)

Saule déraciné. Le marchand d'osier s'étonne. Mais qu'avons-nous à mêler au sable, qu'avons-nous à glisser dans la courbure de l'arc, qu'avons-nous à mouiller de nos salives? Paroles apaisent. Tempête. Souffrance. La peur troue le mur, ouvre le cercueil. Terre? Yeux immenses.

*

Sois insecte, sois feuille, sois coquille. Un tilleul avec un olivier joue aux dés. Tout ce qui va aux yeux, fontaine ou perle, océan, miroitante grammaire. Ce qui se gonfle attend. Ventre chaud. Obscurité blanche. Plaisir. Lettres entrelacées. Paupières. Chuchotis. Livres.

Achab lance son jet d'encre vers la baleine blanche. Vibration des objets. Ils se changent en naissante usure. Outrœil. La perspective s'affole. Les champignons font des sauts de mouton.

(Cécile et André Miguel, *Alphabet des astres*, p. 14, p. 16)

*En abîmes de mots
errait
l'homme à la recherche
de l'origine
de l'infini
de la transparence
et toujours
trompé
aveuglé
trahi
par son dire*

*jusqu'à ce qu'il s'inscrive
mort vivante
dans le filigrane*

*de la mouvance et
du cri*

*

Perdus dans la distance le désert ?

L'au-delà de nous-mêmes délivreur de nous-même ?

La fable de l'absence et du nom effacé ?

Ce qui se livre dans le flux sans figure ?

(Ovales naturels, p.58, p.60)

LA MAMINOCHE

Ya pas plus veuve que vous Mâme la Gommée

LA GOMMÉE

*Ils ont tous disparus avec cette fusée
Qui devrait répandre en l'espace sidéral
La parole humaine et toutes nos langues
Vivantes C'étaient de grands parleurs Max
Martial Ponce le ventricloque et Fulgence Ténor
Leur fusée elle a dû s'enliser s'engadouiller
Comme le présument de savants linguistonautes
Dans un nuage de silence antagoniste
Et l'Homo Loquens eut ainsi le bec cloué
Quant à moi veuve trop bavarde ennui tout pur
Deuil pédestre je vis de ce menu commerce
De contrebande logologistique et herméneutaphrodite*

LA MAMINOCHE

*Malgré tous vos malheurs une allure de fée
Que vous avez encore Oh ! moi bernique !
Je suis plus antique que le Père Urlupe
Je m'amuse le soir à voir nager dans l'onde
D'un aquarium un petit mot tout nu
Hier c'était presse-citron avant-hier mappemonde
Lundi c'était langouste et jeudi bacchanale
Vendredi dernier ce fut croniomerdal
Ce fut cavalcaduc et ce sera peut-être un jour
Qui sait malnochimalverquibêleranchergour
Chaque mot donne son petit ballet fantômal*

*Y en a qui sont gracieux des ceuss qui luronent
Y en a qui sont pincefesses et d'autres qui sont
Cons Puis tout à coup moi j'perds la notion
De la vie D'un bond mirobolant je plonge
Dans un monde de démente idiotie Pourtant
Ça me plait de jouer avec des mots On croit
Assister à un ballet microscensang C'est la
Mort la violence le crime le sadisme qui s'
Déchaînent Ouste ! l'univers est à feu et à sang
Donnez-moi aujourd'hui deux bocaux de phonèmes
Et un de purs monènes... Ce soir j'ai envie
De me faire une peur terrible à moi-même*

*Maminoche Ibricol redescend les marches et marmonne de satisfac-
tion. L'air froid du soir lui fouette le visage lorsqu'elle sort de la maison
et se perd bientôt dans la foule sans âge.*

*Voici l'autobus noir de 9 heures. Il conduit peut-être en plein néant.
Mais qui veut s'embarquer vers un tel Peu-Naitre... Peut naître quoi ? Nul
de vous ne monte volontiers dans l'esquif de la Mort. Et tu te prétends
lasse de ce monde ? Lasse de c'immormonde. Je me suis toujours vue
avide de manger de la terre, amoureuse de ma propre terribouille. Je ne
fais pas la moue en vain.*

(L'Oiseau vespasien, p. 45-46)

*Je te vois dans une attitude figée, la main posée sur la crinière d'un
cheval de pierre. Au bout de quelque temps, tes yeux bougent, tu détaches
ta main du cheval, tu viens vers moi, murmure : « Ouvre le coffre. À
l'intérieur, on va à la mer ou bien, si tu préfères, on peut faire voler des
cerfs-volants ». Tu t'étends sur un sol lisse et luisant et tu t'endors.
Devant moi, la rue conduit à un parc, où j'aperçois des promeneurs,
chaussés de bottes en caoutchouc. Ils sautent allègrement par-dessus les*

ruisseaux qui traversent les allées. Multiples ruisseaux d'eau transparente. Sur le gazon, sont assis des gens. Ils s'excitent autour d'un vaste jeu de l'Oie. Un peu plus loin, des personnages massifs et taciturnes sont juchés sur des coffres. Je demande à un monsieur qui porte une veste de cuir noir et un surôit, ombrageant ses yeux, de bien vouloir se déplacer, ce qu'il fait rapidement. Je soulève le couvercle du coffre. À l'intérieur, un vieillard aveugle est recroquevillé. Il se met à jouer de la cornemuse. À l'intérieur d'un autre coffre, est couchée une petite fille. En souriant, elle m'offre un losange en pâte de guimauve. Le crépuscule tombe. Une lanterne répand une lumière vert jade. Tous les joueurs se sont endormis, couchés sur le Jeu de l'Oie. Je me dirige vers la tour de verre, très haute, clignotante de lumières.

(Cécile et André Miguel, **Caravelles du sommeil**, p. 105)

Je passe sous une sculpture, composée d'une multitude d'entrecroisements de tiges en fer et je parviens dans une salle d'école dont le plafond est fort bas. Des menues écolières, penchées sur leur pupitre, écrivent dans un cahier aux pages quadrillées. L'institutrice naine me fait signe d'aller m'asseoir au fond de la classe. Il me faut marcher pliée en deux et je ne puis que m'asseoir par terre pour ne pas devoir courber la tête à cause du plafond si bas. La chevelure brune des écolières se déploie en boucles superbes jusqu'à leur taille. « Venez ici », me crie l'institutrice, « et faites-nous au tableau une leçon de choses, montrant que l'enfance est cosmique ». Je rampe jusqu'au tableau noir. En regardant du côté des écolières, je constate que devant comme derrière leur tombe jusqu'à la taille un déferlement de boucles brunes. Pas de visages. Je prends la craie, je trace au tableau un mot : « Silence ».

(Cécile et André Miguel, **Caravelles du sommeil**, p. 113)

On
pointille brûlé
on fait entrer la bague
émeraude
aux brillants acérés
à l'intérieur de l'arbre
on
déchire le fond sec de
l'indifférence
et
ce qui habite
autour de nous
bientôt s'habitue à
loger
en nous

*

L'obsédante
flûte de treize heures
sonde l'espace
foule
les fibres
visite le temps
perdu
comme s'il s'agissait
de
passer par la serrure de
l'hiver

*Lazare et Charon voyagent de concert
dans la barque de sel
qui fond et se reforme à chaque instant*

*Le fil lent de leurs mots
traverse les parois de plomb
réveille les morts
aux extrémités du vide*

*Laissez-nous rêver de visages
et de visages
glissant
sur la mer intérieure*

*

*Le sidéral
espace
chante
la fin du temps*

*Ce qui tient lieu
d'empreinte ou de fantôme*

*L'eau sombre que les voix
perdues
traversent par moments*

*Sur les traces incertaines
se retourne
le double regard
qui interroge la mort*

5 juin

A. me tend un livre, en me montrant la tranche que je dois peindre en orange, couleur que je trouve en petites mottes dans un liquide incolore, à l'intérieur d'une coupe en porcelaine. Il me présente un autre livre, puis un autre plus épais encore. J'effectue ce travail que je trouve absurde, tout en essayant de me souvenir comment j'ai pu m'y prendre pour peindre l'hélice de l'espace. Je sais que je l'ai peinte, mais j'ai tout oublié de cet exploit aérien que j'ai fait cependant il y a peu de temps. Devant la fenêtre ouverte, donnant sur la cour, passe et repasse un petit homme grisonnant, vêtu d'un costume vert élimé. Son nœud papillon est tout froissé. Il est déjà venu repeindre le plafond de notre pièce de séjour et il attend que nous lui donnions du travail. A. lui ouvre. Il se raidit, se fige dès qu'il est entré, ses yeux s'écarquillent : « Je sens dans mon corps un désir d'évasion dans la hauteur », dit-il. A. répète cette phrase. À mon tour, je la crie. Nous la redisons avec force. Le petit homme pâlit, tremble et puis éclate d'un rire sinistre, démentiel qui nous épouvante.

(C. et A. Miguel, *Du côté de l'ombre méditante*, p. 13)

La page est ici spatiale, espace, et le mot s'essaime (la violation du blanc) pour tendre à l'impossible. (N'est-ce pas le rôle premier du poète?).

Ici, la mise en espace du poème est chose capitale à laquelle il faut prêter attention. Cette occupation de la page «visible-lisible» ouvre un registre nouveau, celui de la lecture visuelle (autre que la sonore) qui réactive le rythme et la phonie et donne un élément essentiel du sens.

L'alphabet des astres et *Dans l'autre scène* sont des livres où le rythme et la pensée sont réintroduits dans des graphies.

Jacques Anis évoque cette «VI-LISIBILITÉ» du texte en termes suivants : «Quand nous parlons de vi-lisibilité, nous postulons que les formes graphiques ne sont pas au poème ni un corps étranger, ni un relais ou médium plus ou moins transparent ou opaque du décodage, mais un corps signifiant intégré aux isotopies textuelles».

Il s'agit ici d'une autre grammaire, une «autre rhétorique», comme l'écrit Michel Butor.

Le poème se fait «autre» à chaque nouvelle lecture, porté au-delà de ses propres limites et réinventé à l'infini.

L'écriture d'André Miguel, les écrits de Cécile et André Miguel, sont un espace à multiples dimensions qu'il est illusoire de cerner dans cette trop brève approche.

Il nous faut en finir sans avoir évoqué leur théâtre. Théâtre essentiellement métaphorique comme l'écrit André Malartre, qui dit encore : «Dans tout le théâtre des Miguel, l'invention picturale est fertile ; l'articulation entre le texte et l'image (précisée par des notes de scène ou à naître) réjouit le praticien. Dans un même langage, les auteurs rassemblent les indications, les stimulations de jeu, le texte, ses mots, ses dialogues qui installent le jeu, les objets qui provoquent. Jamais les personnages ne sont

des constructions psychologiques ; ils sont cousus de toutes pièces qui font des machines à jouer. En abordant ce théâtre, on n'a pas de personnages à construire : l'acteur n'a pas à jouer un personnage, il joue avec le personnage». (André Malartre a mis en scène *Hep Hep* au Théâtre d'Alençon, 1983).

Il faudrait en finir et se souvenir qu'André Miguel est l'auteur d'un roman publié chez Gallimard, *L'équilibre* (1961). Un paysage de Provence, un «microcosme hallucinant», celui du vigneron Pierre Malvain et de Gaston, le vieux fou du hameau. Un étrange récit où s'affrontent l'homme et la terre, les forces végétales et animales. Pierre Malvain, l'effroyable blessure de son cheval Bayard, les insectes qui se dépiautent, les bestioles qui l'étouffent, sont autant de descriptions hallucinantes qui donnent au roman cette atmosphère imaginaire et fantastique.

En 1974, André Miguel signe une seconde œuvre romanesque qui s'intitule *Contes du dragon blanc*, Librairie Saint-Germain-des-Prés, 1974. Une suite de courtes nouvelles où une langue riche et épaisse se mêle au fantastique et à l'imaginaire débordant de Miguel, une langue d'alchimiste.

Cécile et André Miguel signeront encore en 1982 *Le ver de l'enfer* (Le Cri). Autre récit ésotérique où le travail d'écriture des auteurs fait, défait le non-sens. Une écriture qui impose au lecteur l'interrogation essentielle du sens de vivre. Un roman plein d'étranges cheminements dans la postface duquel Jean Breton écrit :«Dans la recherche de l'Unité dans la pluralité, dans la description des parcelles hasardeuses du moi à recoudre, dans l'équilibre entre corps et mots, on nous propose un bilan de tous les possibles».

Il nous faut en finir sans avoir fait la moindre allusion au monde intérieur des Miguel où, depuis leur séjour dans le Midi de la France jusqu'à leur retraite à Ligny, l'œil est toujours le centre du discours. Où

il existe une influence certaine du peintre (Cécile) sur l'écrivain (André).
Orée illustre bien cette dualité dans la pensée.

*Figures qui tantôt se
précisent
tantôt tremblent
et
s'annulent en mouvements
d'infinité*

*Qui
ouvrira ce lieu
quelle trace de mots
quels membres aux mille
mains démodelantes ?*

(Cécile et André Miguel, **Orée**, p. 66)

Cécile et André Miguel, une pensée plurielle et multiple que voisinent le surréel (le surréalisme, Cécile et André Miguel ont été les amis d'Achille Chavée, ils ont fréquenté Picasso, René Char, Jacques Prévert...), l'esprit baroque et inventeur, la soif de la connaissance, du savoir et de la liberté.

L'oiseau Miguel est un drôle d'oiseau à plumes que l'on ne peut mettre en cage.

L'auriez-vous vu passer dans votre rêve ?